

Jean Le Coz

Le cheval de feu



de Sainte-Maxime
Roman



*Le cheval de feu
de Sainte-Maxime*



Du même auteur :

Deux semaines avant la mort,
Editions EDILIVRE

Jean Le Coz

Le cheval de feu de Sainte-Maxime

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1426-7

Dépôt légal : Juin 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

*Si le feu emportait ma maison,
Qu'emporterais-je ?
J'aimerais emporter le feu.*

Jean Cocteau
Extrait du « Clair-obscur »

Préambule

J'ai situé l'action de ce roman dans un lieu à la fois austère et enchanteur. Le Massif des Maures est en effet très dur pour celui qui y travaille la terre, attachant pour le randonneur qui le parcourt à la découverte de ses sentiers sauvages et de sa végétation exceptionnelle, et magique pour le vacancier qui ne fréquente en général que son littoral.

J'ai construit cette intrigue en me référant à des vérités historiques et géographiques grâce à l'apport de quelques hommes érudits qui m'ont appris à comprendre ce pays et l'esprit qui l'anime. Toutefois, j'ai été amené à imaginer un certain nombre de lieux et de personnages pour que le sujet traité (les rapports complexes entre les hommes, les chevaux et le feu) ne puisse pas rouvrir les plaies profondes de ceux qui ont eu à souffrir directement du fléau des incendies de forêts, récemment ou il y a déjà plus longtemps.

Mes lecteurs trouveront donc dans ce livre certains clins d'œil aux décors qui leur sont familiers ou qu'ils auront envie de connaître par la suite, mais en aucun cas une tentative de reproduction exacte et fidèle de

réalités qu'ils auraient pu voir, lire ou entendre ou même vivre.

Je les invite à entrer sans à priori dans cette histoire qui veut être avant tout une fiction.

L'auteur

1

Le crépuscule commençait à s'installer doucement sur les hauts du Couloubrier en ce beau mois de juillet. Il était un peu plus de 21 h et la chaleur écrasante de la journée pouvait enfin s'évacuer, laissant place à des senteurs de plus en plus perceptibles.

Volkhan, un solide Golden Retriever de 4 ans, appréciait ces instants trop courts qu'il partageait chaque soir avec Harry, son maître, dès que la fraîcheur retrouvée leur permettait ces balades sur la colline. Il pouvait alors y renifler des odeurs toujours différentes qu'il ne rencontrait jamais dans son jardin, le passage récent d'un congénère, la trace ancienne et furtive d'un lapin de garenne, ou tout simplement le parfum d'une plante qui lui procurait des sensations à chaque fois nouvelles.

La végétation avait beaucoup changé depuis quelques années. Seuls, les chênes-lièges avaient résisté aux nombreux incendies de forêt qui ravagèrent des zones autrefois couvertes de pins maritimes et de pins parasols.

Depuis le dernier sinistre de 2003, la nature avait repris ses droits, mais un très grand nombre de

conifères offraient encore le désolant tableau de squelettes carbonisés. Quant aux arbustes, à l'exception des arbousiers, ils s'en étaient par contre bien tirés et narguaient vaillamment les ardeurs du soleil.

Les cigales ne semblaient pas avoir trop souffert des effets de ce dernier désastre et chaque été, à partir de la mi-juin, inlassablement elles reprenaient en chœur leur concert continu, indissociable du charme envoûtant de la Provence. Ce chant commençait tôt le matin, dès qu'une cigale plus intrépide que les autres eut décidé de donner le coup d'envoi, et s'arrêtait soudainement le soir dans un ensemble parfait, obéissant sans doute à un chef d'orchestre invisible qui en aurait donné l'ordre.

Ce soir-là, le vent était inexistant. Harry et Volkhan ne s'étaient pas encore aventurés très loin et les cigales, d'un commun accord, venaient juste de se taire. Un silence profond s'installa qu'aucun grillon, chouette ou hibou ne vint déranger. Or, l'absence de bruit provoque chez l'homme et chez l'animal une sensation stressante, qui accentue leur capacité d'attention et d'observation.

Volkhan s'arrêta d'avancer et se rapprocha de son maître, inquiet. Le chemin de sable sur lequel ils se trouvaient tous les deux, formait un peu plus loin un dos d'âne assez prononcé et en tendant une oreille attentive, on pouvait percevoir en contrebas du sentier, un bruit lointain faible et régulier qui n'échappa pas au chien. En peu de temps, ce bruit prit de l'ampleur et Harry discerna très nettement les pas rapides d'un animal. Était-ce un sanglier ? Il n'eut pas le temps d'échafauder d'autres hypothèses qu'il

comprit très vite qu'il s'agissait du galop d'un cheval. Bientôt, la tête puis le cou et le buste de l'animal surgirent dans toute leur puissance à une vingtaine de mètres de là.

Cette apparition avait quelque chose de terrifiant et ils n'eurent que le temps de se réfugier derrière un chêne pour éviter de justesse la collision.

L'étalon, dont la robe était blanche tachetée de gris, n'avait aucun harnachement et galopait seul sans cavalier. Ses yeux étaient révulsés, exprimant la fuite du danger ou la recherche d'un havre salubre. Dans la pénombre, l'image de cette bête était à la fois magnifique et fascinante à tel point que Volkhan ne bougeait plus, comme paralysé par la peur.

Le cheval parcourut encore une centaine de mètres et stoppa brutalement sa course folle au niveau d'un petit promontoire qui dominait le Couloubrier. Il émit, en se cabrant, un hennissement fracassant qui se répandit tout alentour, puis un deuxième, tout aussi violent et déchirant. Il resta planté là un grand moment, fixant de ses yeux hagards le village en contrebas et la colline d'en face, puis soudain, virevolta pour reprendre dans l'autre sens sa galopade effrénée.

2

C'est une charmante petite ville de la côte varoise, située en face du célèbre village de Saint-Tropez. Vivante et animée toute l'année, contrairement à une grande majorité de cités balnéaires de la Côte d'Azur souvent désertées les mois d'hiver, Sainte-Maxime se distingue par sa douceur et sa joie de vivre.

Son bord de mer est un des plus agréables que je connaisse et le centre ville a su maintenir son caractère d'autrefois, ses ruelles et ses petits commerces ayant résisté au modernisme sans tomber dans le conservatisme désuet. Certains déplorent une progression sauvage et intolérable du béton dans ses quartiers les plus proches et ils ont sans doute raison. Mais quelle commune de moyenne importance peut disposer d'un centre ville uniforme jusqu'aux abords de sa périphérie ? Seuls quelques villages isolés de l'intérieur du pays n'ont d'autres structures que leur noyau historique au détriment de toute innovation ou de toute extension. Il est certain que quelques excès malheureux ont pu être commis, mais il semble que la course au gigantisme ait été canalisée et maîtrisée à

Sainte-Maxime et qu'on y ait trouvé le bon compromis entre modernité, confort et cadre de vie.

Or, dans cette disparité apparente, Sainte-Maxime a la chance de posséder un petit coin préservé, d'une rareté exceptionnelle, que quelques initiés appellent « le Petit Montmartre ».

Si vous avez la chance de vous y rendre, n'essayez pas d'y découvrir la basilique du Sacré-Cœur ou la réplique de la place du Tertre et encore moins le funiculaire ou un cabaret branché parisien, ce serait peine perdue. En fait, le « Petit Montmartre », est le nom que l'on donne localement au hameau du Couloubrier, petit village accroché à la colline et situé à la sortie nord de la ville de Sainte-Maxime. Cette appellation est d'abord due à sa situation géographique dominante, mais surtout à son charme authentique et son originalité architecturale.

Tout en respectant le pur esprit provençal, chaque mas possède son caractère propre, chaque jardin sa spécificité, chaque clôture sa touche personnelle. Vous n'y verrez aucun mur de béton qui s'impose, aucune tour qui domine, aucune construction qui dénote, aucun câble qui traverse, aucune parabole qui se dresse. Il faut dire que les gens qui ont fait le choix de vivre ici, n'y sont pas venus par hasard. Ce paisible îlot leur procure la tranquillité tout en leur offrant un confort de vie moderne et une proximité du centre ville appréciable. Ce qui explique la présence de nombreux créateurs à la recherche d'un cadre propice à l'inspiration : peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, comédiens, feronniers d'art, concepteurs de céramique, ainsi que de professions libérales : médecins, avocats, archéologues, et

d'artisans : maçons, carreleurs, ébénistes, plombiers,
menuisiers : une mosaïque d'hommes et de femmes
de tous horizons qui ont comme point commun le
goût et l'art de bien vivre.

3

La boule de Roberto roula doucement sur le sol sablonneux pour venir mourir à quelques millimètres du cochonnet ; un coup de maître qui fut salué par des commentaires admiratifs.

– Je tiens le point, confirma Roberto fier de sa performance.

– Laisse, je la tire, répliqua avec autorité Pointcom qui se mit en position avec pour objectif de « décaniller » l'intruse.

Sans hésiter mais avec concentration, il lança sa boule qui fit un carreau parfait. Suzon, son épouse et partenaire de pétanque, ne cacha pas sa satisfaction.

– Place la tienne, conseilla Roberto à Harry avec qui il formait la deuxième paire. Avec une nonchalance calculée, Harry donna à sa dernière boule un effet rétro qui lui permit de reprendre la main. Un travail d'artiste !!!

Ces parties de pétanque se déroulaient l'été sous les platanes de la place des Mésanges, chaque après-midi de la semaine. Le dimanche matin avait lieu le grand tournoi qui réunissait une bonne vingtaine d'habituels, hommes, femmes et enfants.

Cette place des Mésanges nommée pompeusement « Place du Terre », était en fait la cour privée des frères Albani, Roberto et Mario, deux entrepreneurs en maçonnerie d'origine italienne connus pour leur gentillesse, la chaleur de leur accueil et leur sens de la fête.

Cette cour, assez spacieuse, servait de lieu de rassemblement pour tous les évènements et les fêtes du village tels que la Fête de la musique, la Fête des voisins, la Saint Jean, la Saint Valentin, le 15 Août, Mardi Gras, Halloween. Les expositions de peinture, les concerts de jeunes, les danses traditionnelles y étaient aussi régulièrement programmés.

On trouvait sans difficulté assez de bras et de bonnes volontés pour dresser les tables et y déposer le rosé frais ainsi que les quiches et les tartes confectionnées avec empressement par ces dames du Couloubrier.

Or, en cette fin d'après-midi consacrée aux boules, Pointcom, qui tenait son surnom de son ancienne fonction de commissaire et de sa passion pour internet, scruta le ciel et ne cacha pas son inquiétude :

– Oh ! ça m'a tout l'air de cramer sérieusement du côté de Vidauban, marmonna-t-il dans sa barbe grisonnante. Le jeu s'arrêta d'un coup et tout le monde regarda en l'air. Le ciel qui était resté bleu depuis le matin grâce à un assez fort mistral, s'était en effet obscurci d'un épais et large nuage de fumée brune en provenance du nord ouest, là où la majorité des feux de forêt prenaient habituellement naissance. Très vite un ballet lancinant et régulier de trois canadais puisant l'eau dans le golfe de Saint-Tropez,

apparut au-dessus de la tête de nos amis, confirmant qu'il s'agissait bien d'un incendie important.

– Si le vent ne change pas, on y a droit ! s'exclama en expert Roberto, habitué à ce genre de situations, depuis 25 ans qu'il vivait au Couloubrier. Et il me semble, continua-t-il, que ça brûle aussi sur la colline d'en face.

A chaque fois qu'un incendie se déclarait, c'était pour tous un déchirement et une angoisse. Chacun redoutait en effet les flammes qui progressent sans respect pour cette merveilleuse nature si fragile et sans défenses. Ces hectares de végétation anéantie, ces animaux obligés de s'enfuir et souvent rattrapés par le feu attisé par un vent brûlant qui ne fait aucun cadeau sur son passage, provoquent la colère des habitants qui savent que très souvent l'imprudence ou la malveillance est à l'origine de ces catastrophes.

Grâce aux dernières campagnes de sensibilisation, le débroussaillage avait réussi à limiter le nombre d'habitations endommagées et de vies humaines mises en danger. Mais l'environnement, après le passage d'un feu de forêt, offre une telle vision d'horreur et de désolation qu'on a la sensation de ne plus vivre sur la même planète. La végétation et en particulier les arbres mettent plusieurs années avant de reprendre leur aspect d'origine, et certaines espèces végétales comme animales auront disparu à jamais.

Cette fois-ci, le Couloubrier par chance fut épargné car le vent avait tourné. Toutefois, des zones boisées et des maisons isolées furent, hélas, bien touchées. Une fois encore, les sapeurs pompiers de plusieurs casernes avaient été envoyés au front et avaient mis

leur vie en péril pour réparer l'insouciance de quelques irresponsables.

Place du Tertre, le cœur n'y était plus. Les boules et le cochonnet furent rangés dans leurs étuis.

4

Quand Harry pénétra dans sa demeure, une coquette villa bordée de restanques joliment décorées de bougainvillées et de lauriers roses d'une grande diversité de coloris, il fut étonné de ne pas être accueilli par Volkhan habituellement si empressé de lui faire fête.

Il ouvrit la porte principale de la maison et déposa dans l'entrée son étui à boules. Jane, son épouse, n'avait pas remarqué son arrivée et avait les yeux rivés sur le téléviseur. Une chaîne locale diffusait les images impressionnantes des incendies qui avaient sévi dans la région cet après-midi.

Jane était anglaise et avait épousé il y a 5 ans Harry, de 12 ans son aîné. Elle était née à Liverpool et avait vécu à Londres jusqu'au jour où Harry lui demanda, il y a 3 ans, de venir habiter dans le sud de la France. Ce fut un choc pour elle qui ne parlait pas le français et qui ne connaissait rien en dehors de l'Angleterre. Harry, d'origine londonienne, avait longtemps travaillé à Paris dans l'import-export et maîtrisait parfaitement la langue française avec cette pointe d'accent qui faisait tout son charme. Retraité,

divorcé puis remarié, il avait souhaité effectuer une rupture avec son passé sans se soucier de savoir si cela pouvait convenir à sa nouvelle femme.

Jane faisait de gros efforts pour parler notre langue, mais avait beaucoup de mal à maîtriser la grammaire. Elle s'efforçait de lire les journaux locaux, d'écouter les radios et les chaînes de télévision françaises, de ne pas converser en anglais avec son mari. Mais elle avait des difficultés pour se faire comprendre et ça la fatiguait. On lui conseilla de s'inscrire à des cours du soir pour étrangers à la Maison des Associations de Sainte-Maxime, ce qui lui permit de rencontrer Heather, anglaise comme elle, avec qui elle put enfin retrouver ses racines et parler de temps en temps sa langue maternelle en cachette de son mari.

– Que regardes-tu ? demanda Harry.

– Les incendies de forêt, répondit Jane. Le speaker parle de deux départs de feux... c'est bien comme ça que l'on dit ?

– Très bien ! Tu fais des progrès... Tu sais, on l'a vraiment échappé belle. C'est une expression française qui veut dire qu'on a eu chaud, expliqua Harry.

– On n'a pas eu chaud puisque l'incendie n'est pas venu chez nous ! répliqua-t-elle dans une logique toute britannique.

C'est alors qu'Harry demeura interdit devant des images terrifiantes qui montraient une écurie attaquée par les flammes et des chevaux pris au piège, secourus grâce à l'intervention courageuse de deux pompiers qui réussirent à les libérer. Ce document émouvant jeta le trouble dans l'esprit de Harry qui ne

put s'empêcher de faire un rapprochement avec la scène qu'il avait vécue hier soir et dont il n'avait parlé à personne, et surtout pas à sa femme dont le sens de la superstition était très développé. Il pensa qu'il serait bon d'en dire un mot à Pointcom dont le jugement et l'expérience faisaient de lui un homme plein de sagesse. Demain, il le contacterait sans faute.

5

La maison qu’habitaient Pointcom et Suzon était bâtie sur le point culminant du Couloubrier et avait été baptisée le « Sacré-Cœur » par certains riverains qui prétendaient que le rosé qu’on y servait était un vin de messe d’origine contrôlée.

De leur terrasse, on bénéficiait d’un point de vue exceptionnel, qui permettait d’admirer la magie des collines avoisinantes :

Côté nord-est, un des rares élevages d’autruches de la région exhibait ses pensionnaires venus d’un autre monde, plus à l’est une oliveraie affichait sa verdure bleutée toute linéaire, vers le sud un centre équestre flanqué de son manège et de ses écuries s’intégrait bien dans ce paysage vallonné. Un peu plus à l’ouest une pépinière arborait ses palmiers Humilis et ses oliviers centenaires torturés par des siècles d’existence et jouxtait les vignobles réputés du Clos des Virgiles. Au fond de ce somptueux décor, le golfe de Saint-Tropez, d’un bleu tantôt turquoise, tantôt outremer, et parfois d’un gris menaçant quand le ciel se couvrait, étalait tranquillement son arrogante beauté et nous rappelait

que nous étions au bord du majestueux Bassin Méditerranéen, berceau de notre civilisation.

La Méditerranée a cette faculté de nous faire revivre notre histoire, et de nous ramener à nos origines les plus profondes et les plus envoûtantes marquées par les rivalités séculaires entre des peuples aussi prestigieux que les Phéniciens, les Romains, les Grecs, les Egyptiens, et bien d'autres. Quant à notre France gallo-romaine et médiévale, dont tant de vestiges subsistent encore dans la région, elle a gardé de ces époques, de très touchants témoignages.

Pointcom était un personnage clé du Couloubrier et rien ne se passait, rien ne se décidait sans qu'on le consultât. Un conflit de voisinage, une défaillance de la distribution de la télévision par câble, un problème de canalisation bouchée, une démarche auprès de la mairie pour une affaire de pollution, l'organisation d'une manifestation culturelle ou sportive, c'était Pointcom que l'on venait voir. Toutefois, quand il s'agissait d'un problème trop pointu, il ne décidait jamais seul et faisait appel au Comité des Sages qui fonctionnait à géométrie variable suivant le sujet à débattre. Le Couloubrier disposait d'un assez large éventail de compétences pour pouvoir analyser des situations délicates et pointues ou organiser des rencontres parfois de haut niveau, artistique, littéraire, sportif ou autre.

Harry arriva chez Pointcom en compagnie de Volkhan, un peu avant midi. C'était l'heure où les choses sérieuses se traitaient. Les verres étaient déjà posés sur la table et Suzon apporta un pot d'anchoïade et des croûtons tartinés à la tapenade. Le rosé de messe allait bientôt couler.

- Tu as lu Var Matin ? questionna Harry.
- Pas encore, le facteur vient de me le déposer à l’instant, répondit Pointcom.
- Le haras de la Borderie a été sérieusement touché.
- J’ai appris ça. C’est la 3^{ème} fois en 12 ans. C’est désolant.
- Je connais bien Fred, le nouveau responsable du centre. J’ai eu l’occasion de monter souvent ses chevaux et je l’apprécie beaucoup. Il doit être effondré, lui qui venait de remonter cette affaire après tant de déboires personnels. Même s’il a récupéré tous ses chevaux, il va mettre du temps avant de refaire surface.

Suzon venait de remplir pour la deuxième fois le verre d’Harry, ce qui lui donna un nouvel élan pour poursuivre.

- En fait, je suis venu te parler d’un évènement troublant auquel j’ai assisté avant-hier soir et j’aimerais avoir ton avis.

Harry lui rapporta la scène qu’il avait vécue sur la colline. Le comportement anormal de ce cheval en liberté l’avait particulièrement perturbé et il ne pouvait s’empêcher de faire un rapprochement entre ce signe insolite et brutal lancé par l’animal et l’incendie qui s’était déclaré le lendemain.

- Tu m’as bien dit qu’il n’était pas harnaché et que sa robe était blanche avec des taches grises ? se fit préciser Pointcom.

– J’en suis tout à fait sûr. Sa crinière et sa queue étaient d’un gris plus foncé presque noir, compléta Harry. Il avait une fière allure et ne semblait pas manquer de soins.

Pointcom resta perplexe. Son esprit s'évada quelques instants.

– Tu lui aurais donné quel âge approximativement ?

– Une dizaine d'années, ni plus ni moins.

– Présentait-il des blessures qui auraient pu être provoquées par le feu ?

– Là, tu m'en demandes trop. A quoi penses-tu ?

– J'ai dans la tête des images assez floues qui pourraient être liées à ton histoire et qui ravivent des souvenirs déjà lointains. J'ai besoin pour cela d'effectuer des recherches auprès de quelques témoins et de vérifier certaines informations qui remontent à plusieurs années. Surtout tu ne parles à personne de tout ça, il est inutile d'alerter nos voisins ! Les rumeurs courent vite dans la région, tu dois le savoir.

6

Thomas était sapeur pompier depuis l'âge de 18 ans comme l'avaient été son grand père, son père et deux de ses cousins. Dans la famille, c'était plus qu'une vocation, c'était un sacerdoce ! Bien malgré lui, il avait dû prendre sa retraite il y a trois ans, l'année même où deux de ses collègues de La Seyne sur mer avaient péri dans les flammes à la Garde Freinet. Un drame qu'il n'était pas près d'oublier, car il aurait très bien pu faire partie du voyage comme il le répétait sans cesse. C'étaient deux copains qu'il connaissait bien et qu'il appréciait pour leur bravoure, leur compétence, leur gentillesse, leur humour.

Thomas, qui vivait à Cogolin avec son épouse Carole, était à lui seul une vraie encyclopédie pour tout ce qui concernait les feux de forêts dans le Var et une grande partie de la Provence. Il conservait tous les articles de journaux écrits sur le sujet depuis 42 ans, c'est-à-dire depuis qu'il était devenu soldat du feu. Il n'avait pas son pareil pour la connaissance des zones à risque et ses multiples interventions périlleuses lui avaient permis de gravir quelques échelons. Carole, antiquaire de métier, lui avait donné

deux jolies filles, et l'avait ouvert depuis peu à la connaissance des objets anciens et des meubles d'époque. Thomas s'était intéressé alors à un autre univers que celui des incendies de forêt et avait enfin découvert qu'il existait d'autres passions dans la vie que les catastrophes dites naturelles.

Ce vendredi soir, Carole et Thomas avaient invité à dîner Suzon et Pointcom ainsi que Mathias, leur voisin brocanteur âgé de 74 ans, homme solitaire mais croustillant, plein de bon sens et de souvenirs débordants d'anecdotes pittoresques.

Pour arriver dans leur salon-séjour-salle à manger-cuisine, il fallait traverser l'« entrepôt », une vaste salle pleine à craquer de milliers d'objets divers et hétéroclites, de mobiliers de toutes les époques, de bibelots rococo, de revues anciennes, entassés dans un désordre inextricable.

C'était le domaine privé de Carole, qui s'enorgueillissait de posséder des pièces uniques de grande valeur, qu'elle réunissait dans une dépendance qu'elle nommait « la réserve ». Elle y avait déposé quelques armoires à portes de verre fermées à clé. On pouvait y contempler de jolis bijoux, de la verrerie de cristal, de l'argenterie, des pièces anciennes, des sculptures chinoises et une foule d'autres trésors.

Suzon éprouvait un véritable bonheur à flâner en compagnie de son amie Carole dans ce dédale d'objets inhabituels dans l'espoir de dénicher la perle rare qu'elle ne trouvait bien sûr jamais. Elle le faisait d'ailleurs plus par curiosité que par véritable envie d'acheter. Or, son regard venait de quitter un tableau représentant une lune dans un arbre, une pâle

imitation d'une toile de Magritte, quand soudain elle eut un mouvement de recul. Elle appela son mari comme tétanisée par une apparition époustouflante.

– Regarde ce que je vois, hurla-t-elle.

Poincom accourut sur le lieu du drame et fut suffoqué à son tour.

– Mais c'est notre paire de lévriers ! s'exclama-t-il.

– Nos deux greyhounds assis, en bronze massif achetés en Italie ! Ils nous ont été volés il y a deux mois à notre domicile ! pleurnicha Suzon.

Puis, s'adressant à Carole :

– Tu sais, ce sont bien eux ! Il n'y a aucun doute car ce sont des pièces uniques. De plus, il n'y a pas d'erreur possible, puisque je reconnais celui de gauche à son bout d'oreille cassé. Mais où les as-tu trouvés ?

– A la brocante du Jas des Roberts de Grimaud, dimanche dernier. C'est un de mes fournisseurs habituels de sculptures qui me les a procurés. C'est quelqu'un de toute confiance mais si tu veux, je peux lui demander quelle en est la provenance, j'y retourne dimanche prochain.

– Et les as-tu payés chers ? s'informa tremblante, Suzon.

– 1100 € pièce. Je les mets en vente à 1400.

– Quand je pense que je les ai eus à San Remo pour 800 € les deux il y a cinq ans...

Suzon ne savait pas si elle devait en pleurer ou éclater de joie. Carole pensa qu'il fût plus sage de ne pas s'éterniser devant cette surprenante découverte et invita ses amis à passer à table.

– Ne te fais pas de soucis, on va lancer des recherches et on retrouvera la trace des truands qui ont fait ça. Ils doivent être connus dans la région.

Elle les entraîna tous les deux dans la pièce polyvalente et leur présenta Mathias. Thomas leur servit une sangria bien dosée pour leur faire oublier cette malheureuse déconvenue.

Carole réservait sa paëlla de marisco à ses meilleurs amis. Elle tenait cette recette de sa mère qui était née et avait passé toute sa jeunesse à Valence en Espagne.

La confection de la paëlla de marisco relevait de l'alchimie la plus fine dont elle gardait jalousement le secret. Les composants de base étaient essentiellement des fruits de mer et en particulier des gambas, des moules et des clovisses. Mais personne ne connaissait vraiment la liste des ingrédients qu'elle y rajoutait et qui restait son secret.

Lorsque Carole déposa au milieu de la table ronde le plateau de paëlla encore fumante, des exclamations d'admiration fusèrent de toutes parts à tel point que Suzon en oublia le vol de ses deux chiens, retrouvés par le plus grand des hasards chez ses amis. Thomas, quant à lui, s'investissait dans le remplissage systématique des verres de l'excellent vin rouge du Château de Sainte-Roseline ou du rosé réputé du Domaine de Minuty suivant le goût de chacun.

Mathias ouvrit la conversation en rapportant avec pertinence et finesse les derniers faits divers du moment et on en vint tout naturellement à commenter l'incendie de l'avant-veille. Pointcom en profita pour interroger Thomas sur certains évènements anciens.

– Je pense que les incendies de juillet 2003 t'auront suffisamment marqué pour que tu t'en rappelles les moindres détails.

– En effet, s'empressa de confirmer Thomas. Je peux te décrire point par point l'ensemble des dispositifs mis en place, les lieux précis de départs de feux, les habitations touchées, les campings évacués...

– Que s'est-il donc passé dans la nuit du 28, lorsque le feu s'en est pris aux écuries du Castellet au Plan de la Tour ?

– Les flammes étaient attisées par un vent qui atteignait en rafales les 130 à l'heure et menaçaient le lieudit des Gastons. Les habitations ont pu être préservées, mais le feu s'est dirigé vers le Centre Equestre qui se trouvait sur la trajectoire la plus exposée. Les pins parasols ont flambé comme des torches et l'incendie a attaqué les premiers bâtiments pour se propager rapidement aux écuries. On a su par la suite que Jean-Lou, le gérant, était en déplacement à Avignon pour une démonstration équestre et y avait emmené deux de ses chevaux. Paul, son bras droit, aurait dû se trouver au haras pour assurer sur place la permanence, mais curieusement avait disparu. Sur les sept chevaux, six ont péri brûlés vifs. Les secours, débordés, n'ont rien pu faire. Inutile de te dire que Jean-Lou ne s'en est jamais remis.

– Et qu'est devenu le septième ?

– C'était un magnifique étalon d'une force prodigieuse. On raconte qu'il a réussi à s'échapper en forçant la porte de son box à moitié calcinée. Depuis, personne ne l'a plus jamais revu.

– Sais-tu quelle était sa couleur ?

– Tu m’en demandes trop ! Il n’y a que Jean-Lou qui puisse te le dire.

– Et où peut-on le rencontrer ?

– Il a définitivement mis la clé sous la porte, en tout cas pour ce qu’il en restait, car le traumatisme qu’il a subi a été si violent qu’il a abandonné l’idée de reconstruire son centre équestre. Je crois qu’il a revendu les deux chevaux qui lui restaient et que par dépit, il s’est mis à peindre. Il a aménagé l’appartement qu’il partage avec un copain, en atelier dans lequel il vit comme un zombie. Je ne suis pas sûr que la peinture, ça marche fort pour lui.

– Sais-tu où se trouve son atelier ?

– Au Plan de la Tour, près de l’ancien presbytère. Mais pourquoi t’intéresses-tu à lui ?

Pointcom, qui ne souhaitait pas divulguer les raisons encore bien floues de son enquête, répondit de façon très évasive.

– Je trouve qu’on oublie à quel point de tels drames bouleversent cruellement des vies et qu’on a trop tendance à les considérer comme de banals faits divers. Ainsi, j’aimerais savoir comment cet homme arrive à s’en tirer aujourd’hui et s’il a besoin d’aide.

Mathias intervint alors :

– Je le vois de temps en temps dans les brocantes ou sur le quai du port de Saint-Tropez où il expose ses toiles. Je ne pense pas qu’il s’imagine avoir du talent, car il ne fait que de pâles imitations d’artistes connus, mais il essaie de faire croire qu’il a une clientèle. S’il invente de telles histoires, c’est pour garder la tête haute et ne pas sombrer un peu plus dans la déprim’. Mais je me demande comment il s’en sort financièrement, car je ne suis pas certain qu’il ait

touché les indemnisations des assurances, et la vente de ses deux derniers chevaux n'a pas dû lui rapporter une fortune. Maintenant, si vous essayez de le voir, évitez le matin. Ses journées commencent vers midi et ses soirées bien arrosées se terminent vers 2 ou 3 heures de la nuit ! Alors, attendez-vous à des fréquentations assez peu raffinées....

– Est-il marié ou a-t-il une compagne ? demanda Pointcom.

– Sa compagne, comme par hasard, l'a quitté juste après ce sinistre et n'a plus refait surface, répondit Thomas. Depuis, on ne l'a jamais vu avec une autre femme, ce qui confirme qu'il est vraiment au fond de l'abîme.

Le dîner se termina sur une gigantesque tarte aux myrtilles confectionnée par Suzon, sa spécialité, et qui, servie avec un vin d'oranges amères fait maison par Thomas, fit oublier toutes ces nouvelles peu réjouissantes.

7

Le Jas des Roberts, situé sur la commune de Grimaud, fait partie des brocantes les plus réputées de toute la région. Elle est ouverte tous les dimanches matins de 6 heures à 13 heures et s'étend sur un espace de plusieurs hectares. On y vient de tout le Var et même de plus loin. Un gigantesque parking y a été balisé pour ne pas dire aménagé, avec un service d'ordre efficace. Un restaurant et une buvette sont à la disposition des exposants et des visiteurs.

Les stands d'exposition vont du simple vide-grenier à l'antiquaire ayant boutique en ville. Ce qui fait qu'il y en a pour tous les goûts : depuis la bonne vieille BD et le livre de poche jauni, jusqu'à la commode Louis XV, en passant par la lanterne en fer forgé ou le tourne disque des années 50.

François et Marine faisaient dans le beau et le cher. Ils s'étaient spécialisés dans la ferronnerie d'art, les hublots de bateau, les sculptures et les tableaux ayant une certaine cote. C'est chez eux que Thomas et Carole avaient trouvé leurs deux chiens assis en bronze sur lesquels ils avaient flashé tout de suite. A n'en pas douter, c'étaient des sculptures de qualité

bien qu'elles ne fussent pas signées et Marine avait téléphoné à Carole pour lui annoncer l'arrivée d'un produit qui ne pouvait que l'intéresser. C'était leur façon de travailler. Les origines et les factures, elles ne cherchaient pas trop à les éplucher et, par bonheur, le fisc fermait les yeux sur certaines petites irrégularités quand elles n'allaient pas trop loin.

De bonne heure avant l'arrivée massive des badauds, Carole et Thomas se rendirent au Jas des Roberts le dimanche matin suivant. Un antiquaire de leur connaissance leur avait signalé avoir fait l'acquisition d'un tableau d'André Barbier, un impressionniste élève de Monet, qui représentait une vue de Menton de très agréable facture. Après une négociation de pure forme, ils se mirent très vite d'accord sur le prix. La toile sous le bras, Carole et Thomas se dirigèrent ensuite vers le stand de François et Marine.

– Salut ! je vois que vous avez encore fait une bonne affaire, fit Marine en apercevant le tableau consciencieusement enveloppé dans du papier bulles.

– C'est un Barbier, j'adore ce peintre ! répliqua Carole.

– Et vos lévriers ? vous avez trouvé des acquéreurs ?

– Plus que ça ! Nous avons retrouvé leurs propriétaires !!!

– Sans blague.... répliqua François. Qu'est-ce-que tu nous racontes ? Explique-nous.

– Je pense que ce serait plutôt à toi de nous expliquer où vous avez déniché ce couple de chiens, répliqua Thomas.

– C’est une jeune femme et son ami qui nous les ont proposés samedi, juste avant que Marine vous appelle. Ils nous ont expliqué qu’ils traversaient une période difficile et qu’ils avaient besoin de liquidité. Ce n’est pas la première fois que ça arrive et ça ne nous a pas vraiment étonnés. Nous avons examiné ces deux bronzes et avons tout de suite compris qu’il s’agissait d’une œuvre de très belle qualité. L’affaire a été rapidement conclue car ils ne furent pas trop exigeants sur le prix et ils ont souhaité être réglés en espèces, ce qui est assez fréquent dans ce genre de transaction.

– Et vous les connaissiez ? s’informa Carole.

– Jamais vus dans le coin. Par contre, ils nous ont dit qu’ils possédaient d’autres objets pouvant nous intéresser. On risque donc de les revoir prochainement.

– S’ils repassent, essayez d’obtenir le maximum d’informations sur eux : leur numéro de portable, le numéro d’immatriculation de leur voiture, ou toute autre chose qui permette de les retrouver, conseilla Thomas. Nous avons la certitude que ces pièces ont été dérobées et qu’on a affaire à des trafiquants. Je voudrais à tout prix les identifier.

– Autre chose, ils avaient un scooter bleu avec de grandes sacoches. C’est là-dedans qu’ils ont placé leurs deux lévriers. De très belles bêtes, comme vous avez pu voir !

Avant de quitter le Jas des Roberts, Thomas et Carole firent un crochet par le bar du restaurant, histoire de boire un petit café et saluer les nombreux copains qui s’y trouvaient. Ce genre de rencontres permettait parfois d’amorcer une bonne affaire ou de se mettre sur un coup qui méritait le détour.

8

Le vernissage de l'exposition de peinture de Gaëtan Lesage battait son plein à la Tour Carrée de Sainte-Maxime située juste en face du port saturé de bateaux. Le Conservateur du musée, accompagné de son inséparable teckel, venait de terminer son discours de présentation et céda la parole à Monsieur le Maire puis à son Adjointe à la Culture qui exprimèrent tour à tour leur plaisir de pouvoir réunir dans leur ville des artistes de la qualité de Gaëtan Lesage aux toiles d'un réalisme époustouflant dont le thème invariable et obsessionnel était le cheval : cheval au galop, cheval franchissant un obstacle, groupe de chevaux courant dans les marais camarguais, jument avec son poulain, matches de polo, et toute une diversité de tableaux peints à l'huile, mais aussi à l'acrylique et à l'encre sur le même sujet. Le Maire en profita pour rappeler combien la ville de Sainte-Maxime attachait de l'importance à l'art plastique en général, et qu'elle ouvrait ses portes à tous les créateurs de tous horizons dès l'instant où le talent était au rendez-vous. Rebondissant sur le thème proposé par cette superbe exposition, ce fut l'occasion pour lui de rappeler la